NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 Nº 4 1952

Le Père Edouard de Moreau s.j. (1879-1952)

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 390 - 399

https://www.nrt.be/fr/articles/le-pere-edouard-de-moreau-s-j-1879-1952-2585

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

In Memoriam

Le Père Edouard de Moreau, S. J.

(1879-1952).

Le 2 mars, à 7h. 30 du soir, dans la clinique où on l'avait transporté la veille, après une brève agonie, sans phrase historique, sans une plainte, le P. de Moreau nous a quittés. Avant de réciter auprès de son lit les suprêmes prières de l'adieu chrétien, un de ses confrères qui l'entouraient lui demanda doucement s'il ne désirait pas exprimer une dernière volonté. Il réfléchit un long moment, puis avec cette simplicité absolue qui était un de ses traits distinctifs, il dit : « Non, rien du tout ; tout est très bien comme ça ; tout est arrangé ». Peser sur son entourage, détourner sur autrui les besognes qu'il pouvait lui-même accomplir, lui était aussi impossible que de rester inactif. En partant pour la clinique, vingt-quatre heures avant sa mort, il avait emporté un gros volume d'histoire dont il espérait pouvoir achever le compte rendu ; et il laissa sur sa table le manuscrit auquel il travaillait encore au moment où on vint le chercher. On le savait gravement atteint ; mais ce fut le premier coup de bistouri qui révéla le caractère désespéré de son mal. Son chirurgien, qui était en même temps un ami très dévoué, m'a dit : Il a dû souffrir indiciblement avant d'arriver ici. La péritonite féroce lui rongeait déjà les entrailles. Il n'en a pas moins travaillé jusqu'au bout, assis à sa table, fouillant dans ses notes et ses documents. Il est parti à pied, appuyé sur sa canne, jusqu'à l'automobile qui devait le conduire ; ayant un mot aimable pour tous ceux qu'il rencontrait et donnant ses instructions pour le cinquième volume de l'*Histoire de l'Eglise en Belgique*, dont il revoyait les dernières épreuves. A quelques vieux amis, il avait confié deux jours avant sa mort, que ses souffrances devenaient « terribles », et il avait ajouté : « mais la tête est encore en ordre et je puis continuer mon travail ». Pendant ses 56 ans de vie religieuse il avait appris à considérer la mort non comme une intruse mais comme une messagère. Elle n'avait pour lui rien que de très normal. Il avait eu l'occasion plusieurs fois de la regarder bien en face. En 1914, dans Louvain incendié par les troupes allemandes, et où les civils inoffensifs, prêtres compris, avaient été fusillés par dizaines, les autorités militaires réclamaient des otages. Le P. de Moreau s'était offert spontanément. Trois fois il fut inclus dans ce groupe de belges, qui risquaient d'être exécutés sommairement pour un coup de feu tiré par un soldat ivre ou affolé. Aumônier volontaire en août 1914, il quitta Louvain le 5 au matin, à pied. Son

bataillon fut envoyé, à pied toujours, par une chaleur torride de Tirlemont à Haelen, en marche forcée pour contenir — et arrêter — l'attaque de la cavalerie allemande, appuyée par des sections de mitrailleuses, qui couchèrent sur le sol des lignes entières de nos fantassins. Jamais le P. de Moreau ne parlait de ces aventures héroïques. Beaucoup de ceux qui vécurent avec lui pendant des années les ont ignorées. Même dans la brochure qu'il a consacrée à l'incendie de la Bibliothèque de l'Université en 1914 et qu'il fit imprimer clandestinement sous l'occupation, il faut deviner qu'il en a été le témoin oculaire et qu'il est resté dans la ville risquant à chaque minute la mort brutale.

Ni les difficultés du présent, ni les menaces de l'avenir ne lui ont jamais donné de frayeur. Il a toujours ignoré la panique. Lorsqu'en 1940, le 10 mai vers 5h. 30 du matin on entendit éclater à Louvain, dans le ciel printanier idéalement pur, les détonations sèches de la D.T.A., j'allai frapper à sa porte (nos chambres étaient voisines) et je lui dis : « Ceci c'est la guerre! Pauvre pays! encore une fois ». Il achevait tranquillement de se raser, et il me répondit : « Non, non, je ne crois pas, ce sont des coups de semonce pour quelque avion égaré ». Une heure plus tard nous savions tout : Bruxelles bombardé, la frontière envahie. Avec le même calme, il me dit : « Vous aviez raison. Il faudra peut-être quitter Louvain. C'est une dure épreuve pour la Belgique, mais nous en sortirons. » Et quinze jours plus tard, à Toulouse, il organisait ses groupes de réfugiés, comme s'il n'avait rien fait d'autre de toute sa vie, songeant à tous et ne demandant rien pour lui. Ce sexagénaire rayonnait l'apaisement, sans se faire aucune illusion sur la situation réelle.

Son éducation l'avait formé à la sincérité totale. Il a réussi cet exploit très rare de ne jamais devoir ruser avec personne; de dire toujours ce qu'il pensait, sans jamais blesser qui que ce soit et en gardant jusqu'au bout toutes ses amitiés. On le savait incapable d'ambition personnelle, et que la pensée d'une manœuvre quelconque au détriment d'autrui, d'une habileté dont il aurait escompté un avantage, ne pouvait pas même l'effleurer. Né au château d'Andoy le 26 août 1879, cadet de cinq fils, frère de trois sœurs, dès son enfance il avait pratiqué la saine camaraderie des familles nombreuses et il en avait gardé le goût des taquineries innocentes, même et surtout quand il en était l'objet. Très tôt, dans ce milieu familial, le jeune Edouard allait apprendre que la vie n'est pas seulement un petit jeu de société. Son père, le baron de Moreau était devenu Ministre des Affaires Etrangères dans le Cabinet Jules Malou (1884) formé après les élections législatives qui venaient de donner la majorité aux catholiques. Le 26 oct. de la même année le roi Léopold II ayant demandé la démission de M. Woeste et de M. Jacobs, Malou remit également son portefeuille et le gouvernement d'Auguste Beernaert, entièrement catholi-

que lui aussi, lui succéda. Le baron de Moreau y détenait le portefeuille de l'Agriculture et des Travaux publics. En 1886 éclatèrent les terribles émeutes ouvrières de Liège et du Hainaut avec l'incendie des usines Baudoux, la proclamation de l'état de siège, la répression militaire impitoyable. Le spectre de la révolution sociale avait réveillé pas mal de dormeurs. C'est le baron de Moreau qui prit l'initiative hardie de nommer une Commission du Travail, chargée d'une enquête sur les conditions dans lesquelles vivaient les ouvriers, application mémorable de la méthode d'observation aux faits sociaux, tant prônée par Le Play. Son rapport fut une révélation, qui ouvrit les yeux aux moins clairvoyants, et qui fut l'origine de notre législation sociale du travail depuis la loi concernant les habitations ouvrières jusqu'à celle qui concerne la réparation des accidents du travail [1]. Le jeune Edouard garda toute sa vie le souvenir de ces événements auxquels son père avait été si intimement mêlé, et plus qu'un souvenir, une orientation décisive. Il n'eut jamais l'esprit du hobereau. Pour lui, une supériorité quelconque était une responsabilité avant d'être un honneur ou un droit. Personne n'a plus cordialement banni de sa vie les attitudes hautaines et les gestes de dédain. Il n'estimait qu'un seul mérite : celui de servir. Servir comme le soc qui, tout seul, symbole complet, orne le blason de sa famille.

Autour de lui il vit un de ses frères entrer chez les Bénédictins de Maredsous (dom Hadelin) ; un autre partir comme officier au Congo et y mourir ; un autre, officier aux lanciers, faire la campagne de 1914-1918 ; une de ses sœurs entrer en religion à Jette chez les Religieuses du Sacré-Cœur. Enfant, il avait comme tous les enfants normaux, des humeurs et des caprices, dans lesquels il s'entêtait, et que sa mère, née Emmanuelle de Grand Ry, très bonne et douce, appelait « ses rats » et dont elle attendait la fin sans trop s'émouvoir et surtout sans punir. Il eut le grand chagrin de perdre son père le 2 août 1911, exactement trois semaines avant son ordination sacerdotale.

Le baron de Moreau était un gentilhomme de grande culture littéraire, qui appréciait les phrases heureusement tournées, le style un peu éloquent de l'époque, et qui, lui-même, limait ses discours parlementaires jusqu'à la perfection. Malgré ses efforts et ses leçons — car il corrigeait parfois lui-même les exercices de rédaction de son fils cadet — il ne réussit jamais à transmettre à Edouard cette passion du verbe artistique. Les « professeurs de style » qu'il rencontra au Collège ne purent lui donner que ce qu'ils possédaient. Plus tard ses œuvres historiques s'imposeront par leur valeur plus que par leur présentation littéraire : par le travail intelligent et consciencieux dont

1. Voir E. Van der Smissen, *Le Baron de Moreau*, Bruxelles, Goemaere, s.d. ; voir aussi Ch. Dejace, *Hommage à la mémoire du Baron de Moreau*, extrait de *La Réforme Sociale* (1er janvier 1912), Paris.

elles sont le fruit plus que par la grâce de l'expression. Le P. de Moreau, qui avait une politesse exquise, a toujours considéré comme une sorte de luxe très accessoire le souci de la toilette.

Après son noviciat, dès 1899, ses Supérieurs l'orientèrent vers l'histoire. Au Collège Saint-Michel, à Bruxelles, ses résultats scolaires, très satisfaisants, n'avaient pas annoncé le spécialiste ni l'érudit qu'il allait devenir. Ses compagnons le voyaient déjà parcourant les étapes régulières de la longue formation du jésuite et aboutissant à une de ces charges, où paternellement et sagement, il aurait pris la direction d'un collège et exercé avec bonhomie l'art de gouverner les autres.

Dès qu'il eut pris contact avec les sévères disciplines de l'histoire, il se révéla. Aux Facultés de Namur (1899-1901) il passa ses examens avec la plus grande distinction. Il termina son doctorat en histoire à l'Université de Louvain (1904-1906) avec le même grade, et présenta une thèse sur « *L'abbaye de Villers en Brabant aux XIIe et XIIIe siècles. Etude d'histoire religieuse et économique* », qui parut en 1909. Immédiatement après, il s'inscrit à l'École des Sciences politiques et sociales, où, sous la direction de Victor Brants, il prépara un livre sur « *Adolphe Dechamps (1807-1875)* » et la politique belge de l'époque, qui paraît en 1911, préfacé par Ch. Woeste. Son mémoire sur l'abbaye de Villers lui vaut d'être classé premier parmi les onze participants du Concours pour les bourses de voyage, et avec une parfaite abnégation, après avoir gagné cette bourse, il s'en dessaisit et renonce au voyage. En 1907-1908 il publia « *Le Polyptyque de l'abbaye de Villers* », d'après un manuscrit de premier ordre, qu'il a découvert, daté et commenté.

Sans désemparer, il enfile ses quatre années d'étude de la théologie (1908-1912) ; puis il va se perfectionner en allemand à Innsbruck et à Exaeten jusqu'en 1913, quand il est nommé professeur d'histoire ecclésiastique au scolasticat des Pères Jésuites à Louvain. Il gardera cette chaire pendant 39 ans, sans interruption. Trois jours avant sa mort il donnait encore son cours, malgré l'effroyable lassitude que lui causait son mal. Les recherches historiques l'enchantaient. Son grand maître, le chanoine Cauchie, de l'Université de Louvain, lui avait inculqué le souci de l'information dûment vérifiée et l'horreur des généralisations commodes. Il avait gardé de cet enseignement très personnel, très probe et très savoureux, un véritable culte pour le maître qui l'avait formé. Deux de ses condisciples d'alors : le chanoine De Meyer et M. Léon Van der Essen, héritiers de sa méthode et continuateurs de son œuvre ont formé avec le P. de Moreau un de ces admirables trios de travailleurs, unis par l'amitié la plus profonde, l'estime mutuelle et la noble passion de la recherche.

La guerre de 1914-1918 vint arrêter le travail scientifique du P. de Moreau pendant quatre longues années, et son activité professorale elle-même fut interrompue au début de 1917 par une maladie

grave, mal diagnostiquée et dont il ne se remit jamais complètement. La cure à laquelle on le soumit l'épuisa sans le guérir et, après quelques mois d'inaction forcée, il déclara que la meilleure thérapeutique était de se remettre au travail. Pendant des mois, dans Louvain en ruines, il s'occupa très personnellement de l'« œuvre d'assistance sociale pour prévenir la mendicité ». Il visita des centaines de familles ruinées, leur procura le gîte et la subsistance. La marche lui était devenue difficile, mais, par tous les temps et à toutes les heures, il était en route dans les quartiers dévastés, ajoutant à ses fichiers de notes historiques, de nouveaux tiroirs où étaient classés, dans un ordre parfait, les noms de ses compatriotes dans la misère, leur situation de famille, et les bienfaiteurs qui consentaient à venir en aide à son œuvre.

Dès la libération du territoire et la réouverture de l'Université il reprit sa tâche scientifique. C'est l'histoire religieuse de la Belgique qui devient le centre de ses préoccupations, mais, il le disait lui-même, il n'était pas encore très sûr de sa méthode : les problèmes des sources pour la période mérovingienne lui semblaient inextricables et il se reprochait tout bas de ne pas réussir à accélérer le rythme de sa production. La composition lui a toujours été laborieuse. Il accumulait les notes, griffonnées dans sa petite écriture presque illisible. Il les revoyait, les classait, essayait de les synthétiser et composait, non pas une esquisse, mais un ouvrage complet de 400 ou 500 pages. Jamais il ne put se familiariser avec la machine à écrire. Quand il avait terminé ce formidable travail, il le revoyait de fond en comble, biffait, ajoutait, corrigeait, et puis réécrivait le tout. Cette double et parfois triple rédaction à la main, sans dictaphone ni secrétaire, représentait à elle seule quelques centaines d'heures.

Un autre obstacle ralentissait encore son œuvre principale. On demandait sa collaboration à des travaux d'histoire qui l'intéressaient et, toujours serviable, il ne pouvait pas refuser les sollicitations de ses amis ou de ses collègues.

Dès 1920 il avait été nommé membre de la Commission officielle des archives de guerre, dont peu de mois après il devenait le président. L'année précédente il avait accepté d'enseigner la critique historique et l'histoire de l'Église à l'École Supérieure de Jeunes filles, que Madame Haps venait de créer à Bruxelles, sous le patronage de l'Université de Louvain. Il y resta trente ans professeur. En 1923 il présida (et prépara laborieusement) la section d'Histoire de l'Église au Congrès international des sciences historiques, qui se tint à Bruxelles. Au début de 1925 il publia un « *Manuel d'Histoire de l'Eglise* » dans la série des « Manuels d'histoire de l'Enseignement moyen en Belgique ». Ce manuel connut sept éditions en français et deux en flamand. Le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* qui sous la direction de Mgr Baudrillart n'avançait que fort pénible-

ment est repris en fait par les professeurs de l'Université de Louvain. Le P. de Moreau sollicité par son grand ami, le nouveau directeur : Chanoine De Meyer, y écrit un long article sur : Anvers, auquel il ajoutera des notices sous plusieurs rubriques médiévales.

Au cours de ses recherches sur l'histoire médiévale de la Belgique, deux noms accrochent son intérêt spécial. Saint Amand et saint Anschaire. Pour le premier il étudie la source principale la plus ancienne : une *Vita Amandi*, qui lui suggère une hypothèse hardie et originale qu'il veut vérifier. La « *Vie de saint Amand* » paraît en 1926 au Museum Lessianum [2]. La même année le P. de Moreau est nommé membre de l'Académie Royale d'archéologie de Belgique. Il se met à la besogne pour la Vie de S. Anschaire [3] et fait un voyage en Scandinavie pour se documenter sur place. L'ouvrage paraît en 1930, au Museum Lessianum.

Dans les notes personnelles, où chaque année pendant ses huit jours de retraite spirituelle, le P. de Moreau examinait devant Dieu l'emploi de son temps, on le voit préoccupé de faire aboutir enfin l'œuvre à laquelle il songe depuis si longtemps : son *Histoire de l'Eglise en Belgique*. Sans doute ses publications restaient centrées autour de ce thème, mais il lui avait fallu publier dans le tome III de l'*Histoire de la Belgique contemporaine* une contribution sur l'*Histoire en Belgique de 1800 à 1914* ; une étude synthétique des missions médiévales dans l'*Histoire générale et comparée des missions* (1931), des articles et des comptes rendus dans une dizaine de revues ou d'encyclopédies, et enfin il avait accepté pour le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* de rédiger l'article : *Belgique*, qui, à lui seul, est l'équivalent d'un volume. Il s'y mit avec ferveur et ténacité, et dans ses notes de retraite (fin 1931) il écrivait pour lui-même : « J'ai poussé ce travail, j'ai voulu le faire de mon mieux. J'ai écrit 300 pages et suis arrivé au XVIe s. : mais je vois maintenant qu'il y aura moyen de faire en une quinzaine d'années, si Dieu me prête vie, une belle histoire de l'Eglise de Belgique en deux ou trois volumes. Il faut désormais y consacrer tout mon temps. Avec la grâce de Dieu, j'aboutirai ; s'Il ne le veut pas : *Fiat voluntas eius*. Je ne veux pas d'une histoire de l'Eglise en collaboration. L'avenir se présente bien parce que, sauf ma collaboration à divers dictionnaires, je n'ai plus rien d'important sur le métier ». Ces quinze ans lui furent accordés par la Providence, mais les deux ou trois volumes prévus se révélèrent insuffisants pour mener l'*Histoire de l'Eglise en Belgique* au terme prévu. Et les besognes plus ou moins parasites continuèrent à se presser : un cours d'archéologie chrétienne, des comptes rendus

2. Couronné par l'Académie française la même année, et par l'Académie Royale de Belgique.

3. Malgré tous les conseils, il n'a jamais voulu l'appeler de son nom moins scientifique mais plus usuel : Saint Oscar.

dans les revues savantes, des articles de dictionnaires historiques, et des participations actives à des Congrès, comme celui de Varsovie (1933) où le P. de Moreau présenta un rapport sur la résistance au calvinisme en Belgique aux XVIe et XVIIe siècles. En mai 1935 le Cardinal de Malines le nommait membre de la Commission chargée d'examiner les différentes « apparitions » dont on parlait fort en Belgique, et qui se réunit tous les quinze jours à Malines.

Conscient que sa santé fléchissait, le P. de Moreau écrivait dans ses notes (1935) : « Le docteur m'a parlé d'angine de poitrine », et il ajoutait entre parenthèses : « faux »; il a découvert des varices (faux) et une autre infirmité dont il n'a pas donné le nom. La vieillesse arrive vite. *Fiat voluntas Dei* ». En 1936, il continue de toutes ses forces son grand travail, malgré des rhumatismes « terribles » dans les jambes et une hypertension inquiétante. Jamais une plainte : la besogne continue. Il y a dans cette ténacité silencieuse quelque chose d'émouvant. Le premier volume de l'*Histoire de l'Eglise en Belgique* en est à sa troisième rédaction manuscrite mais « il faudra encore tout revoir et coordonner un peu mieux ». Et le P. de Moreau accepta de donner dans l'*Histoire de l'Eglise,* de Fliche et Martin, la section qui concerne *Luther et le Luthéranisme,* pendant qu'il écrit l'article : *Bruges* pour le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques.*

Il croyait bien pouvoir livrer à l'impression les 650 pages dactylographiées de son premier volume; mais en 1938, nommé Vice-Provincial en remplacement du R. P. J.-B. Herman, mort presque subitement, il doit se rendre à la XXVIIIe Congrégation Générale à Rome : nouvel arrêt. Dès son retour de Rome, il reprend sa besogne et en 1939, le manuscrit est envoyé à l'imprimeur. C'est dans la Belgique envahie et occupée en 1940 qu'il paraît en deux volumes. Les cartes et planches préparées par l'abbé Deharveng et le P. Adrien de Ghellinck sont réservées pour un volume complémentaire, qui ne paraîtra qu'en 1948.

A partir de cette date, malgré les obstacles qui s'accumulent, malgré une santé de plus en plus précaire et qui nécessitera une grave opération chirurgicale en 1943; malgré les conditions difficiles de la guerre et de l'occupation ennemie; malgré les deuils multipliés[4] et l'incertitude des lendemains, il compte bien terminer le troisième volume de son « *Histoire de l'Eglise en Belgique* », dans un délai de deux ou trois ans, et il prévoit que quatre autres devront suivre. Le troisième volume est achevé en 1945 mais la crise du papier en retarde l'impression. En cette même année, le P. de Moreau est nommé membre corres-

4. Son neveu Guillaume de Moreau était tombé comme aumônier militaire en 1940; son frère bénédictin dom Hadelin était mort le 1er janvier 1942; son frère Léopold à la fin de mars; le 14 janvier sa sœur Marie-Thérèse, le 19 son frère Adolphe et le même jour sa sœur, Madame Léonie Simonis.

pondant de l'Académie Royale de Belgique. Il sera titulaire en 1946, au moment où paraît enfin le troisième volume. C'est à cette date que l'on fête dans la cordialité la plus unanime son jubilé de 50 ans de vie religieuse. Le quatrième volume, écrit, réécrit, remanié, est prêt. On l'imprime. Il sortira en 1948. La Commission Royale d'Histoire le nomme secrétaire. Le « *Luther* » de l'*Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin est sous presse. Le Ve volume de l'*Histoire de l'Eglise en Belgique* est presque composé, et le VIe déjà fort avancé. En 1950, dans ses notes intimes, on trouve comme le pressentiment que le temps lui manquera pour terminer son ouvrage. « J'espère, si Dieu me prête vie, pouvoir faire paraître le tome V dans le courant de 1952. La plus grande partie du t. VI est achevée en première rédaction ». En septembre 1951, la dernière page de son journal porte ces phrases : « Composé une seconde rédaction du tome V, qui est à l'imprimerie. Revu une bonne partie du tome VI. J'espère que l'œuvre sera terminée d'ici à six mois ».

Exactement six mois plus tard la mort l'emportait. En entrant en clinique, il avait dit à l'infirmière qui devait s'occuper de lui : « Quoiqu'il arrive le tome V^e^ est imprimé, et on pourra faire paraître le VIe... Je ne suis plus nécessaire à cette œuvre. *Fiat voluntas Dei* ».

En 1950 il avait eu la joie très légitime d'obtenir, à l'unanimité du jury, le prix quinquennal d'histoire nationale pour ce qui avait été le grand travail scientifique de sa vie. Il y avait ajouté en cours de route : *L'Eglise en Belgique, des origines aux débuts du XXe siècle* (1946), un « *Albert de Louvain, prince-évêque de Liège* » (1946), « *Les missionnaires belges de 1804 jusqu'à nos jours* » (1949) en collaboration avec le P. Masson, « *Les abbayes de Belgique (VIIe-XIIe siècles)* », petit volume de la collection « Notre passé », sorti de presse au début de cette année ; des articles et des contributions parfois fort étendues dans des revues et des recueils divers [5]. Au cours de l'année 1950-1951 il avait travaillé, comme secrétaire, à la publication des *Mélanges J. de Ghellinck, S. J.*

Depuis octobre 1951 ceux qui vivaient avec lui remarquaient avec inquiétude les progrès implacables de ses infirmités. L'arthrite déformante, qui le tenaillait depuis de longues années, semblait lui rendre la marche presque impossible. Appuyé sur sa canne, il n'avançait plus qu'en boitillant à chaque pas et en s'appuyant aux murailles. Il souf-

5. Parmi ces revues et recueils, citons quelques titres : *Biographie Nationale, Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, Bulletin de l'Académie Royale, Revue belge de Philologie et d'Histoire, Revue d'Histoire ecclésiastique, Archivum historicum Societatis Iesu, Enciclopaedia Italiana, Lexikon für Theologie und Kirche, Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques, Winkler-Prins Encyclopaedie, Dictionnaire pratique des connaissances religieuses, Dictionnaire de spiritualité, Mélanges Charles Moeller, Mélanges L. van der Essen, Mélanges J. Gessler, Miscellanea historica offerts au chanoine Alb. De Meyer* et dont il eut la direction ; *Algemeene Geschiedenis der Nederlanden...*

frait de maux d'entrailles perpétuels, mais jamais on ne l'entendait se plaindre. Il ne demandait aucune exception à la rude vie commune des religieux. C'est lui qui chaque matin faisait son lit et cirait ses souliers, alors qu'il ne parvenait plus à se baisser et qu'il avait dû se fabriquer un chausse-pied de soixante centimètres. Sa gaieté candide, son goût de la plaisanterie et de l'anecdote comique n'ont jamais fléchi. Il restait rivé à sa table de travail mais assistait régulièrement, malgré la difficulté du voyage, aux séances de l'Académie à Bruxelles. Son courrier était ponctuellement à jour. Ses souffrances physiques il les gardait pour lui seul et son Dieu. Personne ne se souvient de l'avoir jamais entendu égrener des doléances.

Et cependant, si attaché qu'il fût à ses études historiques, écrire lui a toujours été pénible. Il avait parfois des formules frappantes, un peu comme des boutades, mais il n'a jamais connu cette légère ivresse de l'écrivain soulevé par ses propres phrases et qui joue avec aisance sur le clavier des mots. Il livrait sa science en vrac, dans ses cours et dans ses ouvrages. Le souci méticuleux de la présentation agréable lui paraissait une spécialité d'étalagiste. Il ne la méprisait pas mais renonçait à la pratiquer. Rien de plus dépouillé que ses leçons. Jamais un soupçon d'emphase, pas d'effets oratoires. Il se promenait dans son domaine historique, comme il s'était promené jadis dans le domaine champêtre du château paternel, allant droit devant lui à travers les guérets, avec un sourire aimable et un mot cordial pour les passants.

Sa bonhomie n'était pas faite de naïveté. Il pouvait de façon très perspicace juger les gens et les situations : mais il avait accumulé patiemment au fond de lui-même un trésor d'indulgence, parfois un peu malicieuse, dont il faisait bénéficier tous ceux qui l'approchaient. Comme historien, il s'est trouvé en désaccord avec ses pairs sur plusieurs points. Jamais il n'y eut un mot de vanité froissée ni de dédain dans ses controverses. Par sa simplicité désarmante, il réussissait cet exploit paradoxal que ceux qui n'étaient pas de son avis souhaitaient pouvoir lui donner raison. Les lecteurs de la *Nouvelle Revue Théologique* qui ont le souvenir des articles qu'il nous a donnés et des innombrables comptes rendus dont il s'est chargé, auront remarqué combien l'objectivité scientifique de ses jugements s'associait sans effort avec la sympathie pour ceux-là même qu'il croyait devoir critiquer.

Nous n'avons pas parlé de son activité proprement sacerdotale : des récollections que pendant 30 ans il donna sans se faire jamais remplacer, dans les doyennés du Brabant wallon, ni des nombreuses retraites qu'il prêchait pendant ses vacances. Les grands exploits oratoires n'étaient pas son genre ; mais quand il pouvait, plusieurs jours de suite, assis devant une petite table, parler très simplement de Dieu et de la joie qu'on trouve à le servir, il était impossible de ne pas reconnaître en lui,

mieux que le prophète tumultueux qui déchaîne les enthousiasmes ou les fureurs, le messager sincère des huit béatitudes et le témoin des seules vérités qui ne vieillissent pas.

Par intermittence il dut souvent exercer des charges d'autorité. On sentait qu'elles ne lui plaisaient que par devoir. Il s'en acquittait avec l'aisance d'un gentilhomme, ne confondant jamais l'essentiel avec l'accessoire : de plain-pied avec tous, discret, loyal, sans être ni paraître accablé sous le poids mystérieux des responsabilités, et réussissant sans fracas à faire vouloir d'avance ce qu'il devait imposer à autrui.

Que l'on me permette encore un dernier emprunt à ces petites notes, écrites sur des revers de lettres de faire-part et où, chaque année, il dressait très sommairement le bilan de son activité scientifique. De-ci de-là on y découvre une phrase un peu moins impersonnelle et, de même qu'à la lueur d'un seul éclair on peut entrevoir toute la profondeur d'un paysage, cette simple phrase d'un vieillard qui, depuis plus d'un demi-siècle, vit dans toute son austérité sa vocation religieuse, me semble émouvante et révélatrice. Nous sommes à la fin de 1943, pendant une guerre qui se prolonge depuis plus de trois ans et dont on n'entrevoit pas encore la fin victorieuse. « J'ai abattu beaucoup de besogne. Au point de vue spirituel je vois de plus en plus mes défauts et mes fautes. Je ne suis pas ce que je devrais être après tant de grâces reçues. Cependant j'ai l'impression que je vis de plus en plus avec Dieu, que je m'applique de plus en plus à la prière; que je suis de plus en plus attaché à ma vocation; bref que, pris de plus en plus par l'idéal de ma vie sacerdotale et religieuse, je tâche de le réaliser selon mes faibles moyens avec la grâce de Dieu. Ainsi que Dieu m'aide! »

D'autres ont dit et diront encore quelle est la valeur scientifique de la grande œuvre qu'il nous laisse. Je crois que son *Histoire de l'Eglise en Belgique* est un monument de mérite peu commun et qui demeurera, parce que précisément il l'a dépouillé de tous les ornements des modes éphémères. Ici même on en a rendu compte très objectivement [6].

Mais, dans cette existence, tout entière vouée, sans un regret ni un regard en arrière, à un idéal religieux austère et exigeant, et qui pendant de longues années a trouvé sa seule joie à servir, travaillant, poussant le sillon, malgré les infirmités, au milieu des livres, des chartes, des manuscrits, des notes et des fiches, il me semble apercevoir comme une bénédiction spéciale, celle d'avoir pu garder tous ses amis, celle d'avoir pu leur laisser un souvenir sans tache et celle de n'avoir jamais, à personne, fait la moindre blessure.

Pierre CHARLES, S. J.

6. Voir R. Mols, S. J., *De Saint Materne à Ruysbroeck l'Admirable*, dans *N.R.Th.*, 1948, p. 274-288 et, du même auteur, *Une grande œuvre d'histoire se poursuit : l'Histoire de l'Eglise en Belgique*, *ibid.*, 1951, p. 744-750.